

Changements linguistiques et unicité du signe

Marisol SICOT-DOMÍNGUEZ
CLESTHIA (EA 170)
PRES Sorbonne Paris Cité
Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3

1. FIGEMENT, LEXICALISATION, GRAMMATICALISATION ET DEGRAMMATICALISATION

Dans l'abondante bibliographie consacrée aux phénomènes linguistiques intervenant dans l'évolution des langues on distingue généralement les changements de type lexical, connus sous le nom de *figement* et de *lexicalisation*, et les changements de type catégoriel, traités dans la perspective de la grammaticalisation (Lecolle et Leroy 2006 : 7). Chacun de ces termes désigne un processus d'évolution diachronique dont le résultat se manifeste en synchronie, ce qui conduit à considérer telle ou telle unité linguistique comme *figée*, *lexicalisée* ou *grammaticalisée*. Ainsi, dans le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* de Jean Dubois *et al.*, le *figement* et la *lexicalisation* se trouvent définis de la façon suivante :

Le figement est le processus par lequel un groupe de mots dont les éléments sont libres devient une expression dont les éléments sont indissociables.

(Dubois *et al.* 1994 : 202, *s.v. figement*)

La lexicalisation est le processus par lequel une suite de morphèmes (un syntagme) devient une unité lexicale.

(*Ibidem* : 277, *s. v. lexicalisation*)

Ces définitions tiennent compte du point de départ du processus – le terme source est constitué d'une séquence de mots, dans un cas comme

dans l'autre – et du point d'arrivée : on considère qu'il y a *figement* lorsque le terme cible est une « expression » et *lexicalisation*, si le résultat est une « unité lexicale ».

Pour définir la *grammaticalisation*, les auteurs font intervenir d'autres paramètres : ils prennent en considération, non pas le caractère unilexical ou polylexical des unités au départ et à l'arrivée du processus, mais le statut « grammatical » du terme cible, comme on peut le voir ci-dessous :

En linguistique diachronique, on parle de *grammaticalisation*, quand un morphème lexical, au cours de l'évolution d'une langue ou dans la transformation d'une langue à une autre, est devenu un morphème grammatical.

(*Ibidem* : 206 : s. v. *grammaticalisation*)

Un phénomène de '*grammaticalisation*' est un processus de changement dynamique, et unidirectionnel, par lequel des mots lexicaux ou des constructions syntaxiques changent de statut et acquièrent un statut de forme grammaticale.

(Marchello-Nizia 2006 : 16)

Étant donné la diversité des points de vue adoptés pour la description et la classification de ces phénomènes, il nous a semblé intéressant d'étudier – partant de l'observation de quelques énoncés empruntés aux corpus de référence de la RAE – les mécanismes mis en œuvre par les locuteurs dans la création des nouvelles formes d'expression qui en résultent. Plutôt que d'essayer de démêler en ces quelques pages ce que l'on a appelé les « intrications et recouvrements » des termes et des notions (Lecolle 2006 : 24), on adoptera ici la démarche empirique qui consiste à identifier ces mécanismes et à les définir le plus précisément possible afin de déterminer la pertinence des classifications. Seront ensuite analysées les unités affectées par les changements linguistiques du point de vue de l'unicité du signe, qui implique la non-disconvenance entre leur signifiant et leur signifié.

2. MÉCANISMES DE TYPE MORPHOSYNTAXIQUE

2.1. Figement et lexicalisation

Le figement porte sur un groupe de mots qui devient, au terme du processus, une unité linguistique complexe dont les éléments sont indissociables. Il convient de rappeler que, dans la majorité des cas, le

terme source peut coexister comme syntagme libre avec l'expression figée. Prenons comme exemple le groupement *meter la pata* de l'énoncé (1) :

- (1) Ah, Mark, esto... quisiera presentarte a mi madre, lady Helen Somers...
 ¡Ay! Debería haberlo hecho al revés. Siempre *meto la pata*. Bueno...
 qué más da – y soltó una carcajada traviesa y encantada.

(Fernando Schwartz, *La conspiración del Golfo*, 1982,
 Espagne, CREA)

Dans le processus d'évolution diachronique appelé figement, un ou plusieurs composants de la lexie subissent un mécanisme morphosyntaxique de « fossilisation » – appelée parfois « fixation » ou « réduction » – qui entraîne le blocage d'un ou plusieurs éléments de la lexie et l'inséparabilité des composants. Dans le groupement *meter la pata* employé dans le sens de « faire une gaffe », le noyau du syntagme est obligatoirement une forme du verbe *meter* – ou une périphrase construite avec ce verbe –, complémentée par le syntagme nominal *la pata* dont le noyau, « fossilisé » au singulier, admet certaines variantes, *metió la gamba / la pezuña / el remo*, etc. Si le locuteur désire insister sur la gravité de l'erreur, la lexie admet l'expression d'une limite, plus ou moins hyperbolique : *has metido la pata hasta el fondo / hasta el corvejón / hasta las orejas*, etc. (Buitrago 2002 : 480). D'autres variations rendent la séquence inapte à exprimer une action ou une parole intempestives, par exemple, la pluralisation du complément (*metió las patas*), le changement du déterminant (*vas a meter una / esta pata*), la détermination du syntagme à droite (*metí la pata izquierda / de palo*) ou la présence d'un locatif renvoyant à un lieu spatial concret (*metió la pata en un charco*). Locatif qu'elle admet cependant, lorsqu'il est question d'un lieu spatial abstrait (*metimos la pata en aquella ocasión / en el asunto*).

Concrètement, si l'on se réfère à la base de données de la RAE, c'est pour exprimer une bévue que cette expression est le plus fréquemment employée aujourd'hui, sans doute du fait de son intégration, en tant qu'unité linguistique complexe, dans un réseau de significations analogiques comportant d'autres séquences figées ou lexicalisées de nature nominale, telles que le syntagme *metedura/s de pata* et le substantif *metepatas*. Le phénomène de fossilisation morphosyntaxique se retrouve également dans l'expression *de pascuas a ramos* (2) et (3), résultat du figement d'un syntagme prépositionnel :

- (2) Desde aquí no hay otro medio de transporte que una diligencia que pasa de Pascuas a Ramos o alquilar un par de mulos.

(Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, 1975, Espagne, CREA)

- (3) En la alcoba de la abuela, en cambio, sí que estaban las fotos de todos sus hijos, pero allí no entraban las visitas casi nunca, sólo si la abuela se ponía mala y eso ocurría de pascuas a ramos, porque mi abuela tuvo siempre una salud de maravilla.

(Eduardo Mendicutti, *El palomo cojo*, 1991, Espagne, CREA)

Les locuteurs emploient aujourd'hui cette locution dans le sens de « rarement », même s'ils ne sont pas toujours conscients du fait qu'elle renvoie aux deux fêtes religieuses marquant respectivement la fin de la Semaine Sainte – le jour de Pâques – et son commencement – le dimanche des Rameaux, c'est-à-dire un intervalle d'environ une année, moins une semaine (Buitrago 2002 : 211). Ici, comme dans les formules qui précèdent, les substantifs *pascuas* et *ramos* ne font l'objet d'aucune explicitation.

Dans d'autres expressions figées, telles que *metedura de pata*, le noyau du syntagme admet la pluralisation, alors que le substantif *pata*, qui le qualifie, reste fossilisé au singulier et n'admet pas de détermination :

- (4) Una vez cometida, la metedura de pata será la comidilla, tanto de los salones como de los despachos. Y esto es cierto a cualquier nivel, incluso en los más elevados. ¿Y dónde se pueden cometer más y peores *meteduras de pata*? En las comidas.

(José Antonio de Urbina, *El arte de invitar. Su protocolo*, 1989, Espagne, CREA)

Dans les lexies présentées jusqu'ici, le figement apparaît comme un changement de type lexical, et non de type catégoriel, dans la mesure où le statut grammatical du groupe de mots affecté par le figement ne varie pas entre le début et la fin du processus : syntagme verbal pour *meter la pata* et syntagme prépositionnel pour *de pascuas a ramos*. Il arrive toutefois que le figement entraîne la recatégorisation de la lexie, comme dans les exemples suivants :

- (5) MARIO – Soy el mismo. (Pausa.) El mismo de siempre.
 CONSUELO – (Amarga.) El mismo vago, el mismo *Juan Lanás*, que lo único que sabe hacer es criar vacas y jugar baloncesto.
 (Roberto Ramos-Perea, *Obsesión. Drama en dos actos*, 1988, Porto Rico, CREA)
- (6) Aldo siempre se coló fácil en la alta sociedad. En Buenos Aires, siendo *un don nadie*, logró que lo aceptaran como socio del Jockey Club.
 (Daniel Chavarría, *El rojo en la pluma del loro*, 2001, Uruguay, CREA)
- (7) Ten cuidado con ese pájaro. Nada de lo que cuenta es cierto. Es un zascandil, un botarate, *un don Nadie* que quiere ser un Todo-el-Mundo.
 (Terenci Moix, *El arpista ciego. Una fantasía del reinado de Tutankamón*, 2002, Espagne, CREA)

La détermination du nom propre entraîne la recatégorisation de ces séquences, *Juan Lanás* et *don nadie*, en nom commun¹. Au terme du processus de figement, ce type de formule sert à désigner un individu par le nom d'un personnage célèbre dont il rappelle le caractère typique : es un *Don Juan*, par exemple. Mais il peut s'agir aussi d'un personnage oublié ou inventé, comme Juan Lanás, mentionné dans l'exemple (5), ou d'un personnage dont l'existence est niée par le vocable qui sert à le désigner, comme dans le cas de *don nadie* (6 et 7).

Or, étant donné que les langues naturelles humaines, tant qu'elles sont utilisées par des sujets parlants pour communiquer entre eux, changent en permanence, l'inséparabilité des composants d'une lexie peut évoluer vers la coalescence – appelée aussi fusion ou univervation –, présentée comme un trait caractéristique du processus de *lexicalisation* (Prévost 2006 : 135). C'est ainsi que l'on trouve dans le CREA les mots *donnadie* (8) et *donnadies* (9) pas encore intégrés dans les dictionnaires (contrairement à ce qui arrive avec *donjuán*), ce qui montre que certains locuteurs ont franchi, ou sont en train de franchir, le pas entre le figement et la lexicalisation :

- (8) Las paradojas de la vida. En mi pueblo soy un hombre de importancia social; aquí, *un donnadie* que quita el trabajo a los nacionales; un advenedizo.
 (Jaime Martínez Salguero, *El combate místico*, 2002, Bolivie, CREA)

1. Dans le cas de *don nadie*, la perte de la majuscule, principal signe formel du nom propre, se produit dans la majorité des énoncés relevés dans le CREA : 63 cas de *don nadie* et 23 cas de *don Nadie*.

- (9) Mira, una plaza no se cruza de cualquier modo. No es sencillo en Roccaseira. Tan difícil como infiltrarte por el bosque entre el enemigo. Pero justo al revés, porque en la plaza lo bueno es ser visto. Sólo *los donnadies* se pegan a las paredes. Has de forzar a todos a verte.
(José Luis Sampedro, *La sonrisa etrusca*, 1985, Espagne, CREA)

Le processus de *lexicalisation*, au terme duquel un syntagme devient une unité lexicale, s'effectue, comme on l'a vu, par l'univerbation des composants du terme source. Dans le cas de *donnadie*, comme dans d'autres, l'univerbation porte sur un syntagme préalablement affecté par un mécanisme de fossilisation, c'est-à-dire sur une *lexie figée*. Le mécanisme de fossilisation n'intervient pas dans ce type de lexicalisation, bien au contraire. À partir du moment où le syntagme nominal devient un substantif à part entière, il accepte la marque morphologique du pluriel lorsqu'il est employé pour référer à plus d'un individu.

On remarque un mécanisme identique lorsqu'on observe l'évolution du syntagme libre *sin vergüenza* vers l'unité lexicale *sinvergüenza/s* :

- (10) Es de imaginar que se asombraban al verme desfilar ante el mundo *sin vergüenza* y sin amargura: al fin y al cabo, como siempre he dicho, soy lo que soy, y no tengo intención de ocultarlo jamás.
(Chavela Vargas, *Y si quieres saber de mi pasado*, 2002, Mexique, CREA)
- (11) Lo miró de frente, diciéndole con esta mirada, que no retrocedía ante ninguna otra mirada, lo *sinvergüenza* que era, y cogió el portafolios.
(Clara Sánchez, *El palacio varado*, 1995, Espagne, CREA)
- (12) Lo que ha quedado bien claro es que no es un *sinvergüenza*, ni un buscafortunas. Un hombre de su cultura podría haber engañado al juez.
(Víctor Chamorro, *El muerto resucitado*, 1984, Espagne, CREA)
- (13) Los jóvenes guapos y atrevidos, que eran los que tenían éxito con las chicas, resultaban ser casi siempre un poco *sinvergüenzas*, malos estudiantes, unos "zánganos", de conversación tan divertida y brillante como incierto porvenir.
(Carmen Martín Gaité, 1987, *Usos amorosos de la posguerra española*, Espagne, CREA)

Le syntagme prépositionnel à valeur modale *sin vergüenza* (10) se trouve aujourd'hui lexicalisé dans l'adjectif et substantif *sinvergüenza* (11 et 12), éventuellement pluralisés (13). Cela ne signifie pas, bien entendu, que l'unité *sinvergüenzas* soit le résultat de la lexicalisation du syntagme prépositionnel *sin vergüenzas* de l'exemple (14) qui renvoie à l'absence d'une pluralité de scrupules et non à une pluralité d'individus :

- (14) [H]ay un dato que no puede pasar desapercibido por su crucial importancia en la historia económica reciente de Chile: la decisión explícita, *sin vergüenzas* ni tabúes, de ejercer una política económica anticíclica, es decir, que desde el gobierno se opera para influir en el curso de la actividad económica con el fin de acortar y revertir los periodos de estancamiento.

(*La Crónica de hoy*, 06/08/2004, Mexique, CREA)

Par ailleurs, la séquence *un sin vergüenza* apparaît sous la forme d'une locution figée et recatégorisée, mais non encore lexicalisée, dans l'énoncé (15), produit à la fin du XIX^e siècle :

- (15) Es cierto, soy *un sin vergüenza*, un ingrato, pero, ¡qué quiere!

(Eugenio Cambaceres, *Música sentimental: silbidos de un vago*, 1884, Argentine, CORDE)

Parmi les syntagmes verbaux aujourd'hui lexicalisés et recatégorisés en substantifs, on retrouve des unités, comme *metepatas*, *lavacoches*, *cargamaletas* et *correveidile*, documentées parfois en tant que locutions figées, ayant subi une fossilisation avant de devenir des unités lexicales, grâce à l'univerbation :

- (16) Ahora resulta que el pobre Ventura es un estúpido, ingenuo, naïf, *metepatas*, cuya bisonéz le llevó al engréido qui jotismo de creer que él solito podría luchar contra la corrupción y regenerar a un partido centenario.

(*El Mundo*, 15/02/1995, Espagne, CREA)

- (17) Raimundo se ha aviado. / Tiene su *lava-coches* y tiene un ayudante. / Raimundo sólo hace ponerse en el volante [...].

(Fernando Villalón, *Andalucía la Baja. Poemas en verso*, 1926, Espagne, CORDE)

- (18) Al llegar a Barranquilla Justo y Culo'e Pasa separaron sus vidas. Justo se empleó de *carga-maletas* en un hotel de segunda y Culo'e Pasa

siguió abriéndose paso en la vida con su navaja “pico’e loro” hasta que ella lo regresó de Cartagena.

(Francisco Herrera Luque, *En la casa del pez que escupe el agua*, 1985, Venezuela, CREA)

- (19) El alcalde metropolitano de Caracas, Antonio Ledezma, en su intervención de 18 minutos, fustigó al “enchufado mayor”, Nicolás Maduro y denunció que (...) “Este Gobierno se ha reducido a ser el *carga maletas* del narcotráfico en el continente.”

(*El Universal*, 29/09/ 2013. Venezuela, CREA)

- (20) Yo, para entonces, seguía en mi trabajo de *lavacoches*, de *cargamaletas*, de chofer en el PRI local.

(*Proceso*, 10/11/1996, Mexique, CREA)

- (21) Con ese *corre ve y dile*, lo único que logrará es que le caiga la teja. Está advertido.

(*El Siglo*, 22/04/1997, Panama, CREA)

- (22) *The New York Times* explicaba que, al parecer, el fracasado Radhamés se ganaba la vida, desde hacía años, sirviendo a la mafia colombiana. En algún lastimoso menester, sin duda, a juzgar por la modestia en que vivía; actuando de *correvidile* de los capitostes, alquilándoles departamentos, llevándolos y trayéndolos de hoteles, aeropuertos, casas de cita, o, acaso, sirviendo de intermediario para lavado de dinero.

(Mario Vargas Llosa, 2000, La Fiesta del *Chivo*, Pérou, CREA)

- (23) La noticia de que Alicia había descubierto a los dos asesinos corrió como el viento por todo el manicomio. Charito Pérez fue el más eficaz de los *correvidiles*, añadiendo de su cuenta los más sabrosos picantes.

(Torcuato Luca de Tena, *Los renglones torcidos de Dios*, 1979, Espagne, CREA)

En dehors de la coalescence, commune à toutes ces unités, la lexicalisation n’implique pas forcément la fossilisation, dans la mesure où les unités substantives ou adjectives, telles que *donnadie* et *sinvergüenza*, acceptent éventuellement la marque du pluriel. En revanche, lorsque le terme source comporte un noyau verbal, celui-ci, devenu invariable, se trouve généralement à la personne 3 et l’élément nominal est bloqué au pluriel : *metepatas*, *portafolios*, *buscafortunas*, *lavacoches*, *cargamaletas*², etc. Un pluriel qui pourrait bien avoir une

2. Le substantif *cargamaletas* ne figure pas dans le DRAE, ce qui pourrait signifier que

valeur réitérative dans la mesure où il représente la récurrence de l'opération verbale. En effet, du point de vue des emplois discursifs, il ne suffit pas de commettre un impair pour être considéré comme un *metepatas* ou de laver une voiture pour devenir un *lavacoches*. Dans le cas de *correveidile*, les trois formes verbales sont bloquées à l'impératif et le clitique réfère toujours à la personne 3, mais l'unité substantive qui en résulte admet la pluralisation.

Il convient de s'interroger maintenant sur les différences qui existent entre les changements dits lexicaux et les changements dits catégoriels, prenant en compte les mécanismes morphosyntaxiques qui permettent, accompagnent ou produisent ces changements. Si l'on considère, par exemple, la séquence *meter la pata*, il est évident que le contenu lexical du syntagme libre n'est pas identique à celui de la formule fossilisée, qui apparaît forcément dans d'autres contextes. Il est donc tout à fait possible, dans ce cas précis, de parler d'un changement de type lexical, et non catégoriel, dans la mesure où nous avons un syntagme verbal aussi bien avant qu'après le figement de la lexie. On a pu observer, cependant, qu'un figement peut avoir pour conséquence un changement de catégorie grammaticale, comme c'est le cas des noms propres devenus noms communs, *un Juan Lanás*, ou des syntagmes prépositionnels devenus substantifs de discours, *un sin vergüenza* ou *un sin sentido*. Le sujet parlant tend à lexicaliser ces locutions figées, perçues comme des unités de sens, à travers la fusion de leurs éléments, une fusion qui commence dans la langue orale et se termine, éventuellement, avec l'entrée du mot dans les dictionnaires. Il semblerait aussi que la lexicalisation puisse affecter des syntagmes qui ne sont pas passés par l'étape du figement ou des syntagmes dont le figement a laissé peu ou pas de traces écrites. Ce serait le cas, notamment, de mots appartenant à un registre de langue familier, tels que *tragaldabas*, *comecocos*, *rompetechos* et autres néologismes.

2.2. Grammaticalisation et dégrammaticalisation

Au vu des énoncés analysés jusqu'ici, on est en mesure d'affirmer que le figement et la lexicalisation supposent non seulement la

la formule se trouve en cours de lexicalisation. La représentation graphique la plus courante se fait en deux mots, avec ou sans trait d'union, comme on peut le voir dans les Il y a, en effet, des cas assez fréquents où l'implication de la (non-)prise en charge d'un événement par le locuteur n'explique pas l'emploi du subjonctif et de l'indicatif. Il nous suffit d'analyser l'exemple exemples (18 et 19).

modification du *contenu lexical* du terme source, mais aussi, sans que cela constitue une obligation, le changement de *catégorie grammaticale* entre le terme source et le terme cible. Or, lorsqu'il s'agit de la grammaticalisation, définie avant tout comme un changement catégoriel, la majorité des auteurs ne parle pas de catégories grammaticales, mais plutôt de « niveaux catégoriels ». La grammaticalisation est ainsi décrite comme le passage d'une « catégorie majeure » qui comprend les verbes, les noms et les adjectifs, à une « catégorie mineure » incluant les adverbes, les prépositions et les conjonctions (Prévost 2006 : 133-134). La question qui se pose est la suivante : peut-il y avoir grammaticalisation sans recatégorisation ? Pour essayer d'y répondre, on étudiera le parcours évolutif des unités linguistiques *sin embargo* et *pero*, à partir de quelques exemples.

Le substantif déverbal *embargo*, employé jusqu'à aujourd'hui dans le sens de 'rétention' ou 'entrave' – saisie de biens ou mesure de contrainte empêchant la circulation d'un objet – constitue le noyau du syntagme prépositionnel *sin embargo*, documenté déjà au XII^e siècle dans les textes castillans avec une valeur modale. Ce syntagme semble être, jusqu'à la fin du XIV^e siècle, le moyen le plus employé pour exprimer la notion d'empêchement neutralisé. Il apparaît souvent en compagnie d'autres syntagmes, marqués également par la préposition *sin*, véhiculant la même notion³. On ne peut pas, à cette époque, parler de figement, dans la mesure où la base nominale de ces syntagmes se trouve parfois déterminée par les adjectifs indéfinis *ningun(o)* et *alguno*, qui renforcent la notion d'absence exprimée par la préposition *sin* (24 et 25). On observe également la possibilité de quantification offerte à ce syntagme, que l'on traite comme un véritable « adverbe de discours » tel que *libremente* ou *fácilmente*, dans l'énoncé (26) :

- (24) Otrossi, que el dicho monesterio de Santo Toribio e el dicho prior Miguel Martinez e los otros priores que fueren depues del, que sean verdaderos padrones de la dicha iglesia de Sant Viçent para sienpre jamas, para apresentar curero a la dicha iglesia de Sant Viçent e non otro ninguno, mas que el padronadgo de la dicha iglesia de Sant Viçent con todos sus derechos e pertenencias que entregament finque e sea libre e quito para sienpre *sin contrarios* e *sin embargo ninguno* al monesterio de Santo Toribio cuyo es.

(Anónimo, *Carta de sentencia de don fray Juan*, 1333,
Espagne, CORDE)

3. Dans le corpus consulté, la fréquence d'usage de *sin embargo* est manifestement supérieure à celle des autres syntagmes employés dans le même sens.

- (25) E a cabo de los dichos seis años conplidos que nos finque todo libre e quito sin embargo e sin ninguna mala voz. E nos que lo podamos entrar todo por nos o por otro por nuestra propia auctoritat sin embargo e sin coto e sin calonia alguna, asi como aquello que es nuestro.

(Anónimo, *El abad de Sahagún arrienda a la reina doña María de Portugal*, 1335, Espagne, CORDE)

- (26) Metíme por la puente, maguer estrecha era,
passé tan *sin embargo* como por grand carrera,
recibiéronme ellos de fermosa manera,
veniendo contra mí por media la carrera.

(Gonzalo de Berceo, *Vida de Santo Domingo de Silos*, 1236, Espagne, CORDE)

À partir du XV^e siècle, apparaît abondamment documentée la locution *sin embargo*, dont la base nominale se trouve fossilisée au singulier, avec un complément prépositionnel qui limite l’extension référentielle du substantif *embargo*. La complémentation donne à l’énoncé un sens concessif, dans la mesure où le terme de la préposition permet de spécifier la nature de ce qui pourrait constituer (mais ne constitue pas) une difficulté ou une entrave pour l’accomplissement d’un événement ou pour l’existence d’une façon d’être ou de se comporter – *la prehemática* (27), *sus canas* (28), *lo cual* (29) dans les exemples ci-après :

- (27) Otrosí, mandaron que qualesquier personas, *sin embargo de* la prehemática hecha por Sus Altezas, pudiesen traer oro y plata colgado de las tocas y orejas, y las mujeres tocas y gorgeras con orillas de seda y de oro, aunque sus maridos no tengan cavallos.

(Alonso de Santa Cruz, 14916-1516, *Crónica de los Reyes Católicos*, Espagne, CORDE)

- (28) [N]o debemos creer a puño cerrado todo cuanto nos digan todos los viejos sólo porque son viejos; pues así como la verdad no pierde nada en boca de los niños, así el error y la mentira no dejan de serlo en boca de los viejos; y tales hay que, *sin embargo de* sus canas, son harto necios, supersticiosos y embusteros, según te acabé de decir y como tú misma lo habrás experimentado por tus ojos.

(José Joaquín Fernández de Lizardi, *La Quijotita y su prima*, 1818, Mexique, CORDE)

- (29) Si damos lectura a la Ley de Régimen Municipal vigente, encontramos que todos los municipios del país tienen, entre sus deberes y

atribuciones, facultad para intervenir en el campo de la urbanización y la vivienda de interés social, *sin embargo* de lo cual, resulta inexplicable el que éstos hayan abandonado durante décadas estas atribuciones.

(VV.AA, *Quito. Transformaciones urbanas y arquitectónicas*, 1994, Equateur, CREA)

L'entrave neutralisée peut être également exprimée par une proposition de nature substantive introduite par la conjonction *que*, comme dans les exemples (30) et (31) :

- (30) Luego que el duque sació los primeros impulsos de su amor, miraba a Rosaura con bastante indiferencia, *sin embargo de que* ella le demostraba el mayor afecto.

(Ignacio García Malo, *Voz de la naturaleza. Memorias o anécdotas curiosas e instructivas*, 1787-1803, Espagne, CORDE)

- (31) Los viejos no podemos olvidar el grito que se oía por las calles después de unas cuantas copas: “¡Viva Piérola, carajo!” Era la expresión eufórica del triunfo, sentimiento tan arraigado en el pueblo que, aun en 1930, al término de la dictadura de Leguía, repetían lo mismo, *sin embargo de que* ya habían pasado treinta y cinco años de la entrada a Lima del viejo Caudillo.

(Pedro G. Beltrán, *La verdadera realidad peruana*, 1976, Pérou, CREA)

À partir du XVII^e siècle, la séquence *sin embargo* se trouve largement documentée avec la valeur adversative qu'elle a aujourd'hui. Elle coexiste avec la locution complétementée et, pendant un certain temps, avec le syntagme libre *sin embargo* employé pour exprimer la manière :

- (32) Y llegando a tierra, y pasando sin ser sentidos por los etíopes [...], aguijaron todo cuanto pudieron y cuanto el aliento les pudo durar, hasta la ciudad de Elefantina. En la cual fué luego recebido *sin embargo ni impedimento* alguno, porque los dos persas que habían sido enviados adelante desde Siena, [...] les abrieron las puertas de par en par.

(Fernando de Mena, *Traducción de la Historia etiópica de los amores de Teágenes y Cariclea de Heliodoro*, 1587, Espagne, CORDE)

- (33) Y con esto se fueron a dar otra mano a su negocio de la mula y no pudieron más de lo hecho, sino que aquella tarde la sacarían a

degollar. Y por que no se perdiere todo, hicieron impedimento al corregidor que no la mandase justiciar, y alegaron ciertas razones y protestaciones y causas, y *sin embargo* la condenó.

(Juan de Arce de Otárola, *Coloquios de Palatino y Pinciano*, 1550, Espagne, CORDE)

- (34) Los retratos de las grandes princesas católicas nos dan una idea de las costumbres de los países. Estas grandes señoras son el modelo de la honestidad, y, *sin embargo*, descubren sus brazos hasta el codo, y su garganta y pecho hasta manifestar el principio en que se deposita nuestro primer alimento.

(Concolorcorvo [Alonso Carrió de la Vandera], *El Lazarillo de ciegos caminantes*, 1775, Pérou, CORDE)

- (35) Toda Cuba sabía que Capablanca era tan buen ajedrecista como cocinero; *sin embargo*, existían muy pocos testigos presenciales de esas milagrosas dualidades.

(Zaldivar, Mario, *Ahora juega usted Señor Capablanca*, 1995, Costa Rica, CREA)

Dans l'énoncé (32) on identifie facilement l'emploi modal : le ou les personnages dont il est question furent reçus *sin embargo ni impedimento alguno*, c'est-à-dire sans aucune entrave, à leur arrivée dans la cité d'Elefantina. En revanche dans l'exemple (33), écrit à peu près à la même époque, il nous est dit que les démarches accomplies par les propriétaires de la mule auprès des autorités – qui auraient pu constituer un inconvénient pour l'exécution de l'animal – n'ont pas eu le résultat escompté. Dans cet exemple, de même que dans (34) et (35), *sin embargo* est une locution adverbiale « aunque introduzca en el enunciado un sentido adversativo » (Alarcos Llorach 1994 : 232).

Reste à savoir si l'unité *sin embargo* de l'espagnol contemporain est le résultat d'un processus de grammaticalisation, si l'on peut considérer que la séquence est devenue, au fil du temps, « de plus en plus grammaticale. Il convient de rappeler que *sin embargo* s'emploie dans les premiers textes castillans, notamment dans les actes notariaux et autres documents juridiques, comme une sorte de formule routinière. À partir du XV^e siècle, la séquence figée – associée à la préposition *de* et/ou à la conjonction *que* – s'emploie pour marquer un segment à valeur concessive. L'emploi de *sin embargo* à valeur modale se maintient au moins jusqu'à la fin du XVI^e siècle et disparaît progressivement en faveur de l'emploi adversatif que l'on connaît aujourd'hui.

Or, traditionnellement le parcours évolutif de *sin embargo* est présenté comme un cas de grammaticalisation en trois étapes successives, chacune d'entre elles correspondant à un changement catégoriel. *Sin embargo* : syntagme prépositionnel accomplissant la fonction d'un adverbe modal ; *sin embargo (de) que* : *conjunction* de subordination concessive ; *sin embargo* (« amputée » de la préposition) : *conjunction* de coordination adversative. Il est vrai que, jusqu'à une époque relativement récente, la séquence *sin embargo de (que)* était définie, en synchronie, comme une locution conjonctive subordonnante et *sin embargo* comme une locution conjonctive coordonnante (RAE 1989 : 510). Dans le cadre de cette analyse, la recatégorisation d'un syntagme libre à valeur adverbiale en locution conjonctive subordonnante, puis en locution conjonctive coordonnante aurait pu constituer une preuve de sa grammaticalisation.

Cependant, dans des études récentes, y compris dans la *Nueva gramática de la lengua española*, il nous est dit que « [s]in embargo se asimila a otras locuciones adverbiales en el hecho de que puede construirse con complemento preposicional. » (RAE 2009 : 2233). Cela concerne également la construction non complétée, à valeur adversative, définie comme une locution adverbiale, dans la mesure où, d'une part, elle n'apparaît pas systématiquement en position conjonctive et, d'autre part, elle peut suivre, dans un même segment discursif, les conjonctions coordonnantes *y*, *pero* et *mas* (Sicot-Domínguez 2012 : 180-181). Dans cette perspective, l'évolution d'un syntagme prépositionnel à valeur adverbiale vers une locution adverbiale ne constitue pas une recatégorisation et n'implique pas non plus un changement de « niveau catégoriel ». Il s'agit simplement d'un cas de figement qui autorise l'emploi de la formule dans de nouveaux contextes.

Et c'est probablement parce que *sin embargo* peut fonctionner aujourd'hui comme « conector extraoracional », dans ses emplois adversatifs, que l'on a l'habitude de dire qu'il est grammaticalisé. Or, comme on peut le voir dans (32) et (33), c'est le contexte qui permet de différencier cet emploi de l'emploi modal. Dans l'exemple (33), la formule comporte une instruction pragmatique qui oblige le destinataire à revenir sur la ou les conclusions qu'il aurait pu tirer de l'énonciation d'un segment discursif antérieur (*hicieron impedimento [...] y alegaron ciertas razones [...] / y sin embargo la condenó*), alors que dans (32), le syntagme libre fonctionne comme un complément de manière par rapport au segment discursif dans lequel il est inclus (*fue recibido sin embargo*). Donc, si l'on veut distinguer le niveau

syntactique du niveau discursif, il serait plus exact de dire que la formule *sin embargo*, tout en restant une locution adverbiale, est employée aujourd’hui comme connecteur discursif – dans la mesure où elle met en relation « semántica y pragmáticamente un miembro del discurso con otro miembro anterior o con una suposición contextual fácilmente accesible » (Portolés 1998 : 139).

Du point de vue de sa représentation graphique, la locution *sin embargo* doit s’écrire en deux mots, selon les prescriptions normatives. Son emploi largement majoritaire dans les productions écrites constitue sans doute une raison plausible pour le respect de cette directive, suivie aujourd’hui par la grande majorité des hispanophones. Il existe néanmoins quelques écarts remarquables par les Académies de la langue espagnole, comme le montre la mise en garde que l’on retrouve dans le *Diccionario panhispánico de dudas* : « Debe evitarse la grafía **sinembargo*, usada ocasionalmente en algunos países de América. » (RAE 2005 : s. v. *embargo*). Ces « entorses », sans doute involontaires, aux usages orthographiques ne représentent pas forcément une variation diatopique. Il est vrai que, du point de vue purement statistique, la banque de données de la RAE confirme le caractère occasionnel de cette graphie⁴. Néanmoins, le fait qu’elle soit implicitement acceptée – même dans une zone géographique assez limitée – donnerait à penser que les usagers de « certains pays d’Amérique », tout comme les observateurs de la langue, perçoivent la séquence *sin embargo* comme une unité signifiante et tendent vers l’univerbation.

C’est également le cas de l’unité *pero*, qui, comme on le sait, partage aujourd’hui les instructions pragmatiques de *sin embargo*. D’après le *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico* (Corominas et Pascual 1981 : s. v. *pero*), la conjonction *pero* vient du latin postclassique PER HOC, une locution conjonctive à valeur consécutive (‘por esto’, ‘por tanto’), résultante d’un figement et employée de préférence dans des phrases négatives. Le mécanisme d’univerbation des éléments du terme source intervient lors du passage au latin au roman, où l’unité se trouve représentée en un seul mot, sous la graphie *pero* ou, plus rarement, sous la graphie *peró*, qui disparaît très tôt en

4. Cette infraction, non exemplifiée dans le *DPD*, se manifeste dans le corpus de la RAE, qui – consulté sur ce point – inclut 53 occurrences de *sinembargo*, entre 1975 et 1998. L’immense majorité figure dans la presse colombienne : 50 dans le journal de Bogota *El Tiempo* et une dans *El País*, publié à Cali. Une seule occurrence apparaît dans la presse espagnole – dans le numéro de la revue *Triunfo* du 25 juin 1977.

castillan. Du point de vue distributionnel, dans les documents antérieurs au XV^e siècle, l'unité *pero* (de même que l'unité *sin embargo*) n'apparaît pas systématiquement en position conjonctive et est compatible dans un même segment discursif avec les conjonctions coordonnantes *e* et *mas*, ce qui correspond à un fonctionnement adverbial, plutôt que conjonctif :

- (36) En el XCV capitulo dize que despues de la muerte del rey Egica, açaron los godos por rey a Betiza, su fiijo, e regno IX annos. E era omne mucho luxurioso e *pero* de grant piedat, ca torno a sus tierras todos los que desterro su padre.

(Juan Manuel, *Crónica abreviada*, 1320-1322, Espagne, CORDE)

- (37) Mando que el pastor delas ovejas que guarde el ganado avoluntad desusennor desde la fiesta de sant juan fasta sant juan / el anno conplido; & si el sennor le quisiere tirar las o[v]ejas, tiregelas antes que comjençen a parir & dele quanto que ouiere seruido, segun ouiere pleiteado; & despues que començaren a parir, el pastor non deue ser echado; mas *pero* si el sennor lo quisiere echar, dele la soldada de todo el anno & vayase.

(Anónimo, *Fuero de Cuenca*, 1284 – 1295, Espagne, CORDE)

- (38) E Isaac, temiéndose de la grand mingua de las viandas e queriendo guardar su compañía, asmó de irse pora Egipto, quel dixieran que era estonces tierra mucho abundada, mas *peró* non lo fizo, ca se fue pora Gerara a Abimelec, rey de los palestinios, que fuera amigo de so padre Abraham.

(Alfonso X, *General Estoria. Primera parte*, 1275, Espagne, CORDE)

Du point de vue de ses emplois discursifs, le vocable *pero* n'a plus en roman la valeur consécutive de 'por esto' (ou 'no por esto') qu'il avait en latin. Dans la majorité des cas, il apporte à l'énoncé un sens adversatif, énoncés (39) et (40), mais il peut servir également à maquer la concession (41) et (42), et dans ce cas, il est généralement suivi de la conjonction *que* :

- (39) Miércoles era tardi, las estrellas salidas,
Pero aún non eran las gentes adormidas,

(Gonzalo de Berceo, *Vida de Santo Domingo de Silos*, 1236, Espagne, CORDE)

- (40) Si por prometimiento que faga o de su grado fiziere alguno su sacrificio otrossí aquel sacrificio esse día sea comido, però si alguna cosa fincare pora otro día bien pueden comer d'ello, mas quantoquier que sea d'ello que al tercer día passare ninguno non coma d'ello, mas quémengo todo quanto y remaneciére.

(Alfonso X, *General Estoria. Primera parte*, 1275, Espagne, CORDE)

- (41) Leemos de un clérigo que era tiestherido, ennos vicios seglares feramient embevido; *pero que* era loco, avié un buen sentido: amava la Gloriosa de corazón complido.

(Gonzalo de Berceo, *Los Milagros de Nuestra Señora*,

1246 - 1252, Espagne, CORDE)

- (42) Mejor es el pobre que anda en su simpledat buena faziendo bien, *peró* que non sepa tanto, que el rico sin saber que tuerce sus dichos a mal.

(Alfonso X, *General Estoria. Tercera parte*, 1280, Espagne, CORDE)

Corominas et Pascual signalent que les emplois concessifs sont fréquents en castillan jusqu'au XIV^e siècle et disparaissent progressivement en faveur des emplois adversatifs. Il nous est dit, par ailleurs, que la position de *pero* au début de la phrase « *propia del castellano* » lui a permis de remplacer la conjonction *mas*, d'abord dans la langue orale, puis dans la langue écrite (*ibidem*)⁵. Dans son parcours évolutif, du point de vue distributionnel, *pero* semble avoir fonctionné d'abord comme un adverbe, exprimant une mise en contraste, aussi bien dans les énoncés adversatifs, (36) *era omne mucho luxurioso / e [...] de grant piedat*, que dans les concessifs, (41) [...] *era loco / avié un buen sentido* (Sicot-Domínguez 2006 : 151-152). À partir du moment où cette unité apparaît systématiquement en position initiale d'un segment discursif, elle établit une relation non seulement pragmatique et sémantique, mais aussi syntaxique entre ce segment et celui qui le précède. On est donc en mesure d'affirmer que *pero*, adverbe devenu conjonction, a changé de « niveau catégoriel » et se trouve donc grammaticalisé, au sens strict du terme.

Il convient d'ajouter que le parcours évolutif de ces unités, grammaticalisées ou non, ne s'arrête pas là. La conjonction *pero*,

5. Les mêmes auteurs distinguent une valeur adversative « forte », proche de celle de *sin embargo*, et une valeur concessive, équivalente à celle de *aunque*, dans les textes les plus anciens, puis une valeur adversative « atténuée », qui serait celle de *mas*.

recatégorisée en substantif masculin, est entrée dans le lexique, au moins depuis le XVII^e siècle, et continue d'être employée aujourd'hui dans le sens de 'difficulté' ou 'obstacle' :

- (43) Célebre puente, La puente de los *Peros* como tan temida, dava passo a la gran ciudad, ilustre corte de la heroica Honoria [...]. Era un passo mui peligroso, por estar todo él sembrado de perinquinosos peros en que muchos tropezavan y los más caían en el río del reír, quedando mui mojados y aun poniéndose de lodo, con mucha risa de la innumerable vulgaridad que estava a la mira de sus desaires.

(Baltasar Gracián, *El Criticón segunda parte*, 1653, Espagne, CORDE)

- (44) El 18 de septiembre, *El País* y *Cinco Días* aluden por primera vez a la entrada de Mario Conde y Juan Abelló en el capital del Banco Español de Crédito. El primero ofrece una información bastante detallada donde sólo hay un *pero*: que la historia que se cuenta era válida hace quince días, pero no en el día de la fecha.

(Jesús Cacho Cortés, *Asalto al poder. La revolución de Mario Conde*, 1988, Espagne, CREA)

- (45) Va por el mundo viendo la paja en el ojo ajeno y las manchas de la Luna. Ahora duda de las causas de la muerte de Jaumá y pone *peros*. Lía a Concha en el asunto y ya la tenemos armada.

(Manuel Vázquez Montalbán, *La soledad del mánager*, Espagne, 1977, CREA)

Ce type de changement, accepté par la communauté parlante, dans un mouvement d'« intégration sémantique d'une routine interprétative » (Perrin 2006 : 84), est le résultat d'un processus d'évolution appelé communément dégrammaticalisation, même s'il se trouve parfois assimilé à la lexicalisation (Dubois et al. 1994 : 276). Pour Sophie Prévost, la différence entre les deux processus dépend du point de vue adopté dans l'analyse :

[L]a dégrammaticalisation se concentre sur la forme de départ – grammaticale – et sur un processus – d'un statut *moins* grammatical –, mais elle ne dit rien sur la forme résultante, grammaticale ou lexicale. À l'inverse, le terme *lexicalisation* met d'avantage l'accent sur la forme ciblée, lexicale, sans présumer de la forme d'origine, lexicale ou grammaticale, ni même du processus (si la forme de départ est lexicale, la forme d'arrivée n'est pas nécessairement « plus » lexicale).

(Prévost 2006 : 128)

Dans la base de données de la RAE, on trouve quelques occurrences qui donnent à penser que la locution *sin embargo* pourrait être, elle aussi, en train de dégrammaticaliser, sur le modèle de *pero*. On observe, en effet, dans l'exemple (46), une reprise anaphorique de la locution adverbiale qui, déterminée par le démonstratif *estos*, se trouve recatégorisée en substantif et porte la marque du pluriel :

- (46) Muchos problemas tenemos y mucho se ha dicho de ellos y poco, no por decir nada, puede decirse nuevo, que llame la atención del público. *Sin embargo*, y hay de *estos sin embargos* que por la decisión que traen valen un Potosí, quisiera insistir, no sé si por última vez, en uno de los más duros que acarrea a la república y de más intrincada resolución: el problema del alcoholismo.

(Miguel Ángel Asturias, *De tejas abajo*
[París 1924-1933. Periodismo y creación literaria], 1928,
Guatemala, CORDE)

On peut considérer ici que nous avons affaire à un processus de dégrammaticalisation, dans la mesure où l'évolution de la locution adverbiale, devenue substantif de discours, va dans le sens du « plus grammatical » au « moins grammatical ». D'autre part, la tendance à l'univerbation, observée dans la réalisation graphique de cette locution en un seul mot, se trouve confirmée par les deux occurrences de *sin embargo* qui figurent dans l'énoncé suivant :

- (47) Yolanda sabía que el baile en el Caribe, igual que en cualquier sitio, pero en el Caribe más, es la simulación más o menos difusa del coito cuando no se conoce a la pareja, y la preparación del mismo cuando se la conoce y se ha sido penetrada por ella, como era el caso ahora. Pero como aquella tarde, ya plena noche, su vida estaba llena de *sinembargos*, su vida era en sí misma un *sinembargo*, aceptó la invitación [...].

(Pedro Vergés, *Sólo cenizas hallarás (bolero)*, 1980,
République Dominicaine, CREA)

Les deux occurrences de cette graphie qui apparaissent dans l'exemple (47) illustrent la possibilité d'ériger la transgression volontaire de la norme en procédé stylistique. En effet, la représentation graphique en un seul mot n'est pas perçue ici comme une « faute d'orthographe », mais comme la matérialisation d'une représentation mentale que l'auteur du roman s'est construite de la séquence *sin embargo*, qu'il exploite à des fins expressives. C'est une création linguistique ponctuelle, facilement interprétable et qui pourrait entrer

dans le lexique et trouver un jour sa place dans les dictionnaires, avec un sens assez proche, mais pas identique, à celui du substantif *pero*, comme on le verra plus loin.

On constate donc, aussi bien dans le processus de la grammaticalisation que dans celui de la dégrammaticalisation, la mise en œuvre de mécanismes identiques de fossilisation et, occasionnellement, d'univerbation qui accompagnent le figement et la lexicalisation. On constate également que le métalangage employé pour décrire les changements linguistiques est loin d'être univoque, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'il s'agit de processus complexes, impliquant non seulement les mécanismes morphosyntaxiques décrits jusqu'ici, mais aussi des mécanismes de type mental ou cognitif, étudiés dans l'aparté qui suit.

3. MÉCANISMES DE TYPE SÉMANTIQUE

Il convient de se demander maintenant si, comme on peut le lire çà et là, les changements linguistiques impliquent forcément la perte du sens initial, voire la « désémantisation » pure et simple de l'unité affectée⁶. Il est vrai que du point de vue des effets de sens, qui sont des faits de discours, la séquence de *meter la pata* renvoie – en fonction du cotexte ou du contexte – soit à une situation d'expérience dans laquelle une personne commet un impair, soit à une situation dans laquelle un animal introduit quelque part l'un des membres ou appendices qui supportent son corps ou (dans un registre de langue familier) un être humain qui accomplit le même geste avec l'un de ses membres inférieurs. Cela ne signifie pas pour autant que le « sens » de la séquence figée soit indépendant de celui de ses composants, ni que ceux-ci aient « perdu » quoi que ce soit. Le résultat du figement de cette séquence constitue, bien au contraire, un « gain » pour les locuteurs hispanophones, dans la mesure où ils disposent d'un instrument de plus – particulièrement expressif dans sa banalité – pour désigner le fait de commettre un impair ou une bévue.

Des auteurs, comme Christianne Marchello-Nizia, considèrent que cette possibilité découle, non pas de la désémantisation, mais de ce

6. On peut ainsi lire dans le *Dictionnaire...* de J. Dubois *et al.* : « Le figement se caractérise par la perte de sens propre des éléments constituant le groupe de mots, qui apparaît alors comme une nouvelle unité lexicale, autonome et à sens complet, indépendant de ses composants. » (p. 202). À propos de la lexicalisation, il nous est dit : « Les termes du syntagme peuvent [...] devenir inanalysables du point de vue de l'usage quotidien. » (p. 276).

qu'on a appelé « un déplacement sémantique » dans lequel interviennent, entre autres, la métaphore ou la métonymie (2006 : 37)⁷. On reconnaît, en effet, l'activité mentale déployée par le locuteur dans des mécanismes de type cognitif, observables dans les changements linguistiques, comparables, et comparés, à ceux qui opèrent dans la création des figures rhétoriques. Ainsi, la métaphorisation – qui consiste à employer un terme concret dans un contexte abstrait par substitution analogique – sert à désigner l'opération mentale mise en œuvre dans le figement de la séquence *la meter pata*, car l'analogie entre les situations évoquées par la séquence et celles évoquées par la lexie est évidente : il s'agit toujours d'un geste plus ou moins risqué pour celui qui l'accomplit.

Cela dit, si l'on passe du plan du discours au plan de la langue, on peut considérer que toute unité linguistique, simple ou complexe, résulte de l'actualisation en discours d'un signe dont le signifié, unique et indissociable du signifiant, n'interdit pas telle ou telle application discursive. Il existe donc aujourd'hui, dans le système de la langue espagnole, un signe complexe <Vb *meter* + SN *la pata*> susceptible d'être actualisé en discours pour évoquer « une gaffe » et ce qui rend cette actualisation possible est précisément la combinatoire entre les signes qui intègrent son signifiant. Les mécanismes de type cognitif se manifestent dans tous les processus évolutifs de changement et sont sans doute à l'origine de ce qu'on appellera « élargissement référentiel » de l'unité affectée. Car, de notre point de vue, il ne s'agit pas d'un « déplacement du sens » – dans la mesure où le syntagme libre peut coexister avec l'expression figée – mais d'une amplification des capacités référentielles de la séquence qui permet son emploi dans de nouveaux contextes.

Ainsi, les expressions *meter la pata* et *metedura de pata* impliquent la métaphorisation, alors que dans le figement de la séquence *de Pascuas a Ramos* intervient l'hyperbole – ce qui permet à cette expression de référer à une période de temps beaucoup trop longue pour attendre, par exemple, que la diligence passe (2) ou pour que la grand-mère tombe malade (3). Les unités *Juan Lanas* et *don nadie/s* supposent une antonomase, mais dans l'évolution de cette dernière intervient également l'oxymore, puisque l'on donne un traitement honorifique à un individu considéré comme socialement inexistant. On peut observer dans d'autres unités un mécanisme de métonymisation : les vocables *sinvergüenza*, *buscafortunas* et *metepatas* servent à

7. On ne traitera pas ici la « subjectivation », qui relève essentiellement de la visée pragmatique du locuteur. Sur ce point, voir Company Company 2004.

désigner des individus par leur comportement, de même que *portafolios*, *lavacoches*, *cargamaletas* et *correvedile* désignent les êtres à travers leur « fonction » – celle du *correvedile* se trouvant minutieusement décrite dans l'énoncé (22). Et c'est précisément la combinatoire des éléments constitutifs du signe, révélée par son signifiant, qui détermine son signifié et les applications discursives du vocable : un *buscafortunas* est sûrement un *sinvergüenza*, mais un *sinvergüenza* n'est pas forcément un *buscafortunas*, il peut parfaitement avoir d'autres cordes à son arc.

Il en va de même pour les unités grammaticales étudiées ci-dessus. Mar Garachana Camarero voit, dans les emplois concessifs de *sin embargo* « el resultado de un proceso metafórico por el que la idea de ausencia de un obstáculo en el mundo exterior se proyecta sobre el dominio del pensamiento » (1988 : 206). Dans les emplois adversatifs, en revanche, le même auteur considère qu'il y a « una metonimia del tipo “el todo por la parte”, pues empleamos un conector que propotípicamente designa el todo, el concepto de concesión, para señalar solo una parte de dicho concepto, la idea de contraste » (*Idem* : 207). Or, la distinction que l'on fait entre la « valeur concessive » et la « valeur adversative » de *sin embargo* repose essentiellement sur des données contextuelles, c'est-à-dire sur la complémentation ou l'absence de complémentation de la locution, sans que l'on puisse affirmer que l'emploi adversatif découle de l'emploi concessif, même si celui-ci est chronologiquement antérieur. Nous n'avons donc pas besoin de supposer que dans un énoncé adversatif le locuteur retient « uniquement » l'idée de contraste dans le « concept de concession ». Car la locution *sin embargo* a cessé de renvoyer depuis longtemps à une réalité concrète (l'action de *ne pas* poser une barrière, ou son résultat⁸) dans le monde de l'expérience, d'où l'emploi métaphorique, quel que soit le contexte. Un emploi que le contenu notionnel du signe linguistique autorise, ou plutôt n'interdit pas. Ainsi, le signifié de *sin embargo*, inscrit dans le signifiant depuis ses origines, peut se définir comme la déclaration d'absence de ce qui pourrait constituer une entrave pour la réalisation de quelque chose. Dans les emplois concessifs, l'obstacle se trouve spécifié, ce qui n'est pas les cas des emplois adversatifs, les plus fréquents aujourd'hui, dans lesquels l'identification de l'obstacle reste à la charge du destinataire. Dans l'un et l'autre cas, cette locution établit un rapport sémantique entre deux énoncés anti-orientés dont la coexistence dans le même espace discursif implique une transgression (Sicot-Domínguez 2012 : 191).

8. Voir Sicot-Domínguez 2012 : 190.

Le contenu notionnel de *pero*, son signifié, est sans doute plus difficile à décrire, dans la mesure où ce signe se trouve toujours actualisé en castillan pour mettre en relation deux arguments anti-orientés, alors que la locution latine dont il provient était employée pour exprimer une relation consécutive. On peut supposer que, si les usagers du latin postclassique étaient susceptibles de percevoir dans le signe *per hoc* la notion de conséquence qu'exprime en espagnol la formule « por esto », ce n'est pas le cas des usagers du castillan pour lesquels, après l'univerbation de la séquence, *pero* est devenu un signe « opaque » – à moins que l'univerbation ne soit la conséquence de l'opacité du signe. Nous avons avancé l'hypothèse selon laquelle la locution latine, du fait de son emploi dans des phrases négatives, a pu être analysée comme marqueur d'une conséquence inattendue, une conséquence qui va dans le sens contraire aux implications de la cause (Sicot-Domínguez 2006 : 156), d'où son emploi pour mettre en relation deux énoncés anti-orientés qui coexistent dans un même espace discursif.

Cela ne signifie pas, cependant, que le signifié de *pero* soit identique à celui de *sin embargo*, même si les deux unités partagent, comme cela a été dit, les mêmes instructions pragmatiques et peuvent alterner dans la majorité des contextes en espagnol contemporain. En effet, le signe *pero* sert à marquer une attente frustrée, c'est-à-dire une conséquence inattendue. Si quelqu'un dit, par exemple, *tengo mucho sueño* on pourrait s'attendre à ce qu'il ajoute *me voy a dormir*, et c'est précisément l'actualisation de *pero* qui permet au locuteur de poursuivre son discours dans le sens contraire à cette attente et de déclarer *pero voy a seguir trabajando*. Lorsque le locuteur actualise dans la même phrase le signe *sin embargo*, il va à l'encontre de ce à quoi pourrait s'attendre le destinataire mais, en même temps, en déclarant l'absence d'un obstacle il présuppose son existence : le fait d'avoir très envie de dormir est présenté, grâce à *sin embargo*, comme un empêchement pour continuer à travailler.

On perçoit davantage cette différence dans la façon de signifier qui sépare les deux signes lorsqu'on observe le résultat de la dégrammaticalisation de ces unités. Dans l'exemple (43), la métaphorisation de *pero* donne une idée très claire de son référent : les « peros » dont il est question sont des obstacles, d'ordre moral ou social, qui empêchent ceux qui traversent le pont d'atteindre leur objectif, puisque au lieu d'arriver dans la « illustre corte », ils tombent dans « el río del reír » sous les quolibets de la foule, ce qui n'est autre chose qu'une attente frustrée. Le néologisme *sinembargo* de l'exemple

(47) ne renvoie pas à l'obstacle en lui-même, mais bel et bien à sa transgression : si Yolanda accepte l'invitation c'est parce que « su vida estaba llena de sinembargos, su vida era en sí misma un sinnembargo », en d'autres termes, elle a renversé les barrières, car elle n'en est pas à une transgression près.

4. UNICITÉ DU SIGNE LINGUISTIQUE

Comme on peut l'observer dans les pages qui précèdent, les mécanismes morphosyntaxiques de fossilisation et d'univerbation, ainsi que les mécanismes de type sémantique, notamment la métaphorisation et la métonymisation, interviennent, de façon plus ou moins systématique, dans les processus évolutifs de changement linguistique. On peut remarquer aussi que les unités affectées par les changements évolutifs peuvent être ou ne pas être recatégorisées. Cependant, il est communément admis que la grammaticalisation et la dégrammaticalisation impliquent non seulement la recatégorisation, mais aussi le changement de « niveau catégoriel » : le passage d'une « catégorie majeure » à une « catégorie mineure », dans le cas de la grammaticalisation et le passage d'une catégorie « mineure » à une catégorie « majeure » pour la dégrammaticalisation. L'impression que suscite une telle façon de voir les choses est que le « niveau catégoriel » des parties de discours est établi en fonction de leur capacité à référer aux données d'expérience. Il est certain qu'un substantif tel que *correvidile* – dans la mesure où il permet de référer à un être empirique – semble avoir plus de contenu sémantique qu'une conjonction comme *pero*, qui sert à exprimer une relation. Il ne faut pas oublier, cependant, que chaque unité a sa place dans le système d'une langue et que même les unités qui ne réfèrent pas de façon immédiate possèdent un contenu de représentation qui leur est propre.

On peut se demander alors – comme le rappelle Gilles Luquet dans un article consacré aux descriptions du marqueur espagnol *bueno* (2012) – pourquoi la majorité des auteurs continuent à assimiler la grammaticalisation à la « désémantisation ». L'idée selon laquelle les unités affectées par les changements linguistiques subissent une perte totale ou partielle de leur contenu sémantique fait partie des préjugés linguistiques contre lesquels il faut réagir. Car non seulement on présente la désémantisation comme une conséquence inéluctable de la grammaticalisation, mais on la considère aussi parfois comme un indice ou comme une cause de celle-ci : on dit à propos d'une unité linguistique qu'elle est plus ou moins grammaticalisée parce qu'elle est

plus ou moins désémasé. Ce qui est d'autant plus inacceptable que, dans les ouvrages récents, les spécialistes de la question emploient plutôt des termes comme *déplacement sémantique*, *blanchiment* ou *opacification*.

C'est sans doute ce dernier qui serait le plus approprié, si on le prend dans le sens de « perte de transparence », car, comme l'écrit Pedro Álvarez de Miranda, des unités linguistiques comme le substantif *ristre* ou l'adverbe *marras* n'apparaissent aujourd'hui que dans les lexies figées en *ristre* et *de marras*, sans que leur « opacité » empêche les usagers de les employer à bon escient. On ne peut qu'être d'accord avec le lexicologue, pour lequel :

[U]na lengua no es solo lo que es, también es en parte lo que ha sido, y remite tanto a lo que existe como a lo que ha existido (y aun, en la ficción anticipatoria, a lo que existirá o podría existir).

(Álvarez de Miranda 2014)

Il est certain que la lecture du signifiant se trouve facilitée lorsqu'on considère des unités lexicalisées qui coexistent avec les syntagmes dont elles découlent, mais il ne faut pas oublier qu'un signe conserve dans sa « mémoire » des informations concernant son histoire (Sicot-Domínguez 2008 : 65) et que c'est à l'observateur de la langue de se pencher sur le signifiant pour retrouver la façon dont le signe, une fois actualisé en discours, permet de référer à telle ou telle donnée d'expérience.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages et articles cités

ALARCOS LLORACH Emilio, 1994, *Gramática de la Lengua Española*, Madrid, Espasa Calpe.

ÁLVAREZ DE MIRANDA Pedro, 2014, « Empobrecimiento? », dans *Rinconete*, <http://cvc.cervantes.es/el_rinconete/antiores/mayo_14/05052014_01.htm>

BUITRAGO Alberto, 2002, *Diccionario de dichos y frases hechas*, Madrid, Espasa.

DUBOIS Jean *et al.*, 1994, Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage, Paris, Larousse.

COMPANY COMPANY Concepción, 2004, « ¿Gramaticalización o desgramaticalización? El reanálisis y subjetivación de verbos como marcadores

- discursivos en la historia del español », dans *Revista de Filología Española*, 84 (1), México, p. 1-27.
- COROMINAS Joan, PASCUAL José Antonio, 1981, *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico*, Madrid, Gredos.
- GARACHANA CAMARERO Mar, 1988, « La evolución de los conectores contraargumentativos : la gramaticalización de no obstante y *sin embargo* », dans M^a Antonia Martín Zorraquino, Estrella Montolío Durán, (coords.), *Los marcadores del discurso*, Madrid, Arco/Libros, p. 193-212.
- LECOLLE Michelle, 2006, « Changement dans le lexique – changements du lexique : Lexicalisation, figement, catachrèse », dans *Cahiers de praxématique*, 46, *Changements linguistiques : figement, lexicalisation, grammaticalisation*, Praxiling, Université Paul Valéry – Montpellier III, p. 23-42.
- LECOLLE Michèle, LEROY Sarah, 2006, « Présentation », dans *Cahiers de praxématique*, 46, *Changements linguistiques : figement, lexicalisation, grammaticalisation*, Praxiling, Université Paul Valéry – Montpellier III, p. 7-12.
- LUQUET Gilles, 2012, « La grammaticalisation d'un signe implique-t-elle obligatoirement sa désémanation ? Remarques au sujet du mot espagnol bueno et de son équivalent français (bon) », dans Gilles Luquet (éd.), *Regards sur le signifiant* (II), Paris, Éditions Hispaniques, p. 207-227.
- MARCELLO-NIZIA Christianne, 2006, *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, de Boeck Université – Duculot.
- PERRIN Laurent, 2006, « Énonciation, grammaticalisation et lexicalisation », dans *Cahiers de praxématique*, 46, *Changements linguistiques : figement, lexicalisation, grammaticalisation*, Praxiling, Université Paul Valéry-Montpellier III, p. 81-101.
- PÓRTOLES, José, 1898, *Marcadores del discurso*, Barcelona, Ariel Practicum.
- PRÉVOST Sophie, 2006, « Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes », dans *Cahiers de praxématique*, 46, *Changements linguistiques : figement, lexicalisation, grammaticalisation*, Praxiling, Université Paul Valéry – Montpellier III, p. 121-139.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1989, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe [1973].
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2005, *Diccionario panhispánico de dudas*, Madrid, Santillana.
- , 2009, *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa, 2 tomes.
- SICOT-DOMÍNGUEZ María-Soledad, 2006, « Concession et adversation : *aunque, pero* », Gilles Luquet (éd.), dans Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol, Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 147-159.
- , 2008, « La mémoire du signe », dans Tigre 16, *Trace et linguistique*, Ellug, Université Stendhal – Grenoble 3, p. 65-78.
- , 2012, « *No obstante* et *sin embargo* : instruments linguistiques de la transgression », dans Gilles Luquet (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 179-194.

Referencias del corpus

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) [en línea]. *Corpus de referencia del español actual*. <<https://www.rae.es>>.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CORDE) [en línea]. *Corpus diacrónico del español*. <<https://www.rae.es>>.